

Témoignage
de sympathie et
de reconnaissance
offert à
Machère Soeur Supérieure
par le personnel de
l'hopital de
Blomont

16 novembre 1919

Le 17 septembre dernier le journal
l'Eclair de l'Est publiait en tête de
son édition l'article suivant:

L'occupation allemande de Blâmont

La croix de guerre à la sœur
Élisabeth - Ceux qui ont tenu
tête aux boches - Noble
attitude de M^r le Curé -
Belle conduite de M^r Dquivet.

Le 20 aout 1919 l'appariteur
publiait dans les rues dévastées
de la petite ville de Blâmont une
note de M^r Bentz, chevalier de

la Légion d'honneur, maire de Blâmont, invitait la population à assister le vendredi 22 à 9 heures du matin, à l'hôpital où devait avoir lieu la remise de la croix de guerre avec palme, à Madame Perrin Victoire, en religion Sœur Leopold, supérieure de l'hôpital de Blâmont. Ses amis, qui sont tout le monde, s'étaient multipliés pour orner la cour et son entrée de trophées de drapeaux, de fleurs à profusion, pour donner à cette patriotique cérémonie tout l'éclat qu'il convenait.

À neuf heures, M^e le Maire, entouré de son Conseil, des notabilités,

des mutilés de la guerre et des décorés
de la croix de guerre, reçoit M^e le
général Jacquot Commandant le
21^e corps d'armée, qui apporte à
la supérieure, au nom de M^e le
Maréchal de France commandant
en chef les armées de l'Est, la
décoration de la Croix de guerre avec
palme et une citation à l'ordre de
l'armée la félicitant de sa belle
conduite, la remerciant au nom de
l'armée françoise des soins donnés
à nos blessés, de son inlassable
dévouement et de sa résistance
opiniâtre aux exigences de l'enva-
-hisseur pendant les quatre ans

passés de l'occupation allemande.

Après la lecture de la citation à l'ordre de l'armée qui rendait hommage à ses exploits, au milieu de la profonde émotion de l'assistance qui s'était rendue nombreuse à l'invitation de M^e le Maire, M^e le général Jacquot lui adressa ses félicitations personnelles et épingla l'insigne des braves sur la poitrine de la couragouse supérieure.

Après l'accolade, M^e le sous-préfet de Lunéville, dans une chaleureuse allocution, apporta à son tour à la nouvelle décorée ses félicitations au nom du gouvernement.

Il faut avoir, comme l'auteur de ces lignes, vu toutes les angoisses de cette terrible période du 4 août 1914 au 5 octobre 1918, au milieu des périls de tous les instants auxquels l'hopital était particulièrement exposé par sa proximité des buts de tir de l'artillerie française, pour apprécier les mérites et les vertus de nos admirables religieuses qui, toutes, rivalisèrent de zèle pour seconder leur digne supérieure dans les insurmontables difficultés que l'invasion subite de l'ennemi avait déchaînées sur leur établissement. A ce premier début

Succédaient bien vite autour de Blâmont
des combats meurtriers d'où les blessés
français et allemands affluaient
sans cesse, jour et nuit, à l'hôpital
dont les allemands s'étaient emparé
et où ils commandaient en maîtres,
en maîtres allemands comme on n'en
voit que dans cette nation, sociférant
les injures, la haine de la France et
des français. Nos religieuses, chassées
de leurs offices par les médecins,
durent céder la place à une bande
de gourmandines qui suivaient les
troupes soi-disant comme infirmières
jusqu'au jour où un retour offensif
de nos armées les repoullèrent sur

Sarrebourg, mais hélas ! pour quelques heures seulement ; aussi le personnel de l'hôpital eut à subir les plus cruels traitements au milieu du continual fracas des obus accrostant la marche de ces nouveaux Rums qui accusaient tout le monde de tirer sur leurs troupes, de communiquer par téléphone caché avec l'armée française. De continues perquisitions avaient lieu dans les chambres, au clocher, dans les meubles, dans les lits et le revolver au poing ces forces sommaient les occupants de leur montrer des téléphones qui n'existaient que dans leur imagination.

Mais pour Sœur Leopold ces dangers

n'étaient rien à côté des menaces d'arrestation, d'amendes, de prison, de mort même que les autorités ennemis proféraient contre elle à tout propos.

Plus le péril devenait imminent plus son courage s'exaltait et défiait la brutalité hantonne. Péril, danger, étaient des mots d'une langue étrangère inconnue de cette patriote lorraine quand elle cachait, sous de faux états civils, des soldats français échoués parmi nous, qu'elle faisait rentrer dans la patrie envahie, par les convois d'évacuation

au milieu de tous ces dangers,

par des prodiges de sollicitude et d'ingéniosité, malgré l'épuisement des provisions et les difficultés du rasi-taillement, elle a su trouver les moyens d'assurer la subsistance du personnel hospitalisé, jusqu'au jour où ces bandits résolurent le pillage qu'ils convoitaient depuis longtemps.

Le 5 octobre 1918 elle fut arrachée avec ses compagnes, les infirmes et les mourants, de l'établissement qu'elle avait jusque là, au prix de tant d'efforts, dirigé et tenu avec tout le bon ordre possible. Tout ce monde, avec ce qui restait de la population de Blâmont, fut jeté dans un train,

comme du bétail, après avoir subi d'odieuses visites de policiers allemands, sous prétexte que nous pouvions cacher des papiers ou documents dangereux pour la sûreté de l'Allemagne, ou de l'or et de l'argent français qu'il nous était interdit d'emporter. Quantité de nos compagnons d'infortune furent dératisés au cours de ces opérations vexatoires et criminelles. Ce triste convoi se mit en route pour une destination qu'on nous laissa ignorer jusqu'à Anvers. Pendant les soixante heures de ce pénible voyage à travers l'Allemagne et la Belgique, le déroulement et la charité de nos religieuses eurent,

Hélas ! bien des occasions de se ma-
nifester.

À Anvers comme à Blamont les trésors de consolations et de cam-
pagnie de docteur Léopold et de ses
compagnes furent largement ouverts
à tous ceux qui en eurent besoin.
Non seulement ses compatriotes,
mais les blessés français, belges,
américains en traitement dans
les hôpitaux d'Anvers reçurent
de ses mains généreuses les don-
cœurs rassurantes dont sa
charité ne tarissait pas.

Après ces diverses épreuves, le
retour au foyer ménageait à ces

saintes femmes les plus cruelles sur-
-prises. Le vandalisme allemand n'
avait laissé dans l'hôpital que la
trace de ses souillures et du pillage
le plus complet. La sue de cette
ruine pouvait abattre le courage
le plus ferme, mais la vaillante
supériorité eut tôt fait de pousser
au plus pressé et, sous son intelli-
-gente impulsion, la vie renait
progressivement dans cet asile
des déshérités.

La distinction que le gou-
-vernement lui a décernée est une
œuvre de justice à laquelle toute
la population qui l'a vue à son

poste, sans défaillance, applaudit de tout son cœur.

Que nos sympathiques religieuses trouvent ici, avec les félicitations que nous adressons à leur Supérieure, l'hommage que nous rendons à leur dévouement, à leur modestie, qui n'ont d'égale que l'indomptable énergie qu'elles ont déployée à la face de l'ennemi.

Monsieur le curé Barbier
reçut aussi les félicitations de M^r
le général Jacobot pour être demeu-
ré à Blâmont pendant toute l'occu-
-pation, quand il aurait pu, comme
beaucoup, se faire évacuer en France
avec sa mère et s'épargner ainsi le
chagrin de voir celle-ci mourir
près de lui, tuée par un obus au
cours d'un bombardement. Lui-même
ne doit la vie qu'à un hasard mira-
-culieux, comme la Providence n'en
réserve qu'à des élus, qui fit rater
l'éclatement d'un obus tombé la
nuit au pied du lit où il dormait
quand, au même instant, dans

une chambre voisine un officier allemand était fonduroyé par un autre obus . Mais ce prêtre courageux placait son deroir au-dessus de tous les dangers qu'il courrait au milieu de ces hordes de brigands . Brigand est le mot juste qui dépeint leur conduite à l'égard de M^e le curé Barbier dont le calme et le sang-froid qu'il opposait à leurs extravagantes prétentions exaspéraient leur fureur .

L'opinion estime que des félicitations verbales, même officielles, sont une bien modeste récompense et exprime l'espoir qu'un jour

Mr^e le Maréchal de France
commandant les armées de l'Est
apprendra qu'il y avait derrière
le front allemand une population
meurtrie par les événements et que
Mr^e le curé Barbier a accompli
son devoir patriotique jusqu'à
l'extrême limite.

Mr^r Squier et ancien officier de marine, eut particulièrement à souffrir de son courageux dévouement pour ses concitoyens qu'il n'a cessé de réconforter et de secourir dans la mesure de ses moyens pendant toute la durée de l'occupation. Il reçut aussi les félicitations de Monsieur le général Jacquot.

Eui aussi aurait pu se faire évacuer en France, où ses enfants le reclamaient. Mais avec une abnégation admirable il a estimé que sa place étoit au danger, prenant sur son maigre ration de ravitaillement pour secourir ceux

que la faim torturait; ensévelissant
et enterrant lui-même, malgré
l'interdiction des autorités alle-
mandes, nos blessés qui décédaient
à l'hôpital.

Au cours d'une perquisition,
qui fit découvrir son uniforme d'
officier qui dormait depuis quarante
ans dans une armoire ouverte, il
fut arrêté, emprisonné préventi-
vement pendant plusieurs semaines,
sans lit, sans nourriture et finale-
ment traduit devant un conseil
de guerre qui ne put rien relever
de condamnable à sa charge que
sa bienveillante sollicitude à l'égard

de la malheureuse population de
Blâmont. Il fut acquitté, mais
son dévouement patriotique était
fait pour déplaire à ses persécuteurs,
aussi il n'est pas d'avoiries qu'
il n'ait eu à subir jusqu'au dor-
nier jour de l'occupation

Le 2 octobre 1919 le Figaro de Paris publiait sous la rubrique - Renseignements mondains -

Les belles citations :

à l'ordre des armées est citée Madame Victoire Perrin, supérieure de l'hôpital hospice de Blâmont, qui est restée à la tête de cette maison pendant toute l'occupation allemande -

Suit une liste d'autres citations concernant Mme. Mme. la princesse Murat, née d'Elchingen, comtesse de Janssens, baronne Grouvel, infirmières de guerre -

Le 16 octobre 1919 l'intéressante publication « l'Echo de St-Maurice » faisait paraître l'article suivant :

- Statistique paroissiale -

Mons nous venons de passer de tristes anniversaires :

Anniversaire de la première occupation du 4 au 15 août 1914 , pendant laquelle l'ennemi fit régner sur nous le plus épouvantable terrorisme , assassinat M^r elle Cuny , M^r Barthélémy , M^r Foël , multiplia les fusillades pour avoir le prétexte d'en accuser les civils , arracha presque chaque nuit les

innocents de la veille fut pour les traîner en prison, mania le revolver en guise de raisonnement, menaça, condama sans procédure, emmena les otages, ce fut ce qui a été appelé l'invasion des Fluns ;

Anniversaire d'une joie éphémère, au 15 octobre, joie trompeuse suivie de nos défaites de Morhange et de Souvigny, suivie d'une désastreuse retraite, de l'effroi universel et de la fuite des trois quarts des habitants ;

Anniversaire de la deuxième invasion, du retour d'une partie des fuyards, des nouvelles malversations, des nuits passées au poste,

des corvées répugnantes, des menaces annoncées à son de caisse, puis subitement de la reprise des fusillades, de l'assassinat de M^e Beaufort, des perquisitions sévères, de l'immixtion des prétendues sœurs bavaroises dans les services de l'hôpital, de l'oppression de la communauté et des menaces de mort aux religieuses françaises ;

Anniversaire de la très courte éclairecie du 17 au 20 septembre 1914, des espérances fallacieuses et des désappointements cruels ;

Anniversaire de la troisième invasion, de l'avivée des Saxons de l'emprise définitive de la botte

allemande sur notre sol, de l'écrasement
de la population sous le talon du tyran;

Anniversaire de l'inauguration de
la guerre de tranchées, des duels inter-
minables d'artillerie, des incendies des
églises et des villages voisins, en parti-
culier de l'église de Flarbaux dont le
vénérable curé nous avise le premier
octobre et devient notre compagnon de
malheur pendant six mois.

S'il y a certaines classes de per-
sonnes qui croient devoir célébrer
ces anniversaires en se livrant à
une joie malsaine dans les bals et
autres occasions de désordres, il ne
convient pas de les imiter. N'est-il

pas mieux de sanctifier ces tristes souvenirs par des messes de propitiatiōn pour nos chères victimes, par des prières d'action de grâce pour notre délivrance et de supplications pour notre préservation dans l'avenir. Ne convient-il pas surtout de voir en tous ces événements le bras de la Providence qui nous a donné pour le bien de nos âmes de sévères leçons. Recevrons les docilement pour ne pas perdre le mérite de notre long martyre.

Le dévouement de nos excellentes religieuses de Saint-Charles pendant cette cruelle tourmente, leurs

privations , leurs sacrifices , les immenses services rendus aux civils et aux soldats français au prix de grands dangers , ont été hautement appréciés par le gouvernement qui , le 22 aout dernier , a récompensé nos bonnes œuvres en décernant leur vénérée supériorité Sœur Léopold de la croix de guerre avec palme . C'est sur les épaules de la courageuse supérieure qu'a pesé pendant cinq années le poids de la responsabilité , le souci de l'entretien , la diplomatie de la résistance aux exigences allemandes , la prévoyance des nécessités du lendemain , la charge de l'émigrati-

-tion sur la terre étrangère, la direc-
-tion du retour, la résurrection de la
maison saccagée, le rétablissement de
tous les services hospitaliers ; il était
bien juste que sur sa poitrine aussi
brille la croix des braves, c'est ce qu'
a eloquemment fait ressortir Monsieur
le général commandant le 21^{me}
corps d'armée lorsqu'il a épingle
sur la buse monacale l'insigne de
l'héroïsme. Nous sommes certain
que la population a applaudi à
cet acte de reconnaissance publique
non moins que de justice.

XX

Extrait du Livre d'Ordres
des armées françaises
de l'Est

- Citation -

Madame Perrin Victoire, en religion Sœur Léopold, congrégation de Saint-Charles, supérieure de l'hôpital hospice de Blâmont; supérieure de l'hôpital hospice de Blâmont, est restée à la tête de la maison pendant toute la durée de l'occupation allemande. D'une charité et d'un dévouement sans borne, a donné ses soins aux blessés français.

Par la suite au cours de la



campagne, a caché à plusieurs reprises des patrouilles égarées dans les lignes allemandes et les a aidées à regagner nos lignes sans souci des représailles ennemis auxquelles elle s'exposait.

La présente citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme.

Le 9^e Maréchal de France
Commandant en Chef les armées
françaises de l'Est

Sigⁿé : Pétain

Ce recueil des hommages qui sont rendus aux vertus de nos religieuses de Saint Charles, serait incomplet, si je ne relatiais les principales phases de la guerre qui, pendant cinquante-deux mois, ont fait admirer leur attitude courageuse, leur patriotisme, leur charité et leur dévouement sans borne.

Je vais donc, par les pages qui suivent, faire connaître, pour autant que ma mémoire en a gardé le souvenir, les événements les plus marquants qui firent de Blâmont, en particulier de l'hôpital, un des nombreux théâtres où s'accomplirent les atrocités allemandes que l'univers a réprouvées.

— L'invasion de 1914 —

Le vendredi 31 juillet 1914 à 6 heures du soir, la petite gare de Blâmont est remplie de voyageurs qui attendent le passage du train. Tous ces braves gens causent bavardement de leurs affaires et un peu des probabilités de la guerre, quand le chef de gare vient les prier de passer au guichet qu'il allait leur rembourser le prix des billets, parce que le train de Cirey à Avricourt cessait de fonctionner. La mobilisation partielle venait d'être décretée.

La gendarmerie partait au galop dans toutes les directions porter les ordres de mobilisation à tous les intéressés.

Cette brusque nouvelle jetait la consternation dans tous les foyers ; néanmoins nos braves réservistes s'empressaient de faire leurs adieux à leurs familles éploierées et gagnaient en hâte les points de concentration qui leur étaient indiqués sur leur livret individuel. Les derniers journaux arrivés dans l'après-midi du 31 juillet disaient encore qu'on espérait que la diplomatie localiserait le conflit entre la Serbie et l'Autriche, que la guerre pouvait encore être évitée. Notre confiance dans la paix durait encore quand la proclamation du Président Poincaré du 2 août annonçant la mobilisation générale vint nous enlever notre dernière illusion.

Les esprits les plus chimériques, qui ont pris au sérieux les protestations hypocrites de pacifisme de l'astucieux empereur german, commencent à se rendre compte que la guerre est inévitable, malgré une phrase de la proclamation du président qui dit que la mobilisation générale n'est pas nécessairement une déclaration de guerre. Mais c'est l'Allemagne qui, sans provocation, la déclare à la France en même temps qu'à la Russie. Nous apprenons cette grave nouvelle dans la nuit du 2 au 3 août, pendant que tous les hommes de 20 à 45 ans se hâtent de rejoindre les dépôts de leurs régiments et que les jeunes gens de 18 à 20 ans s'en vont contracter des

engements volontaires. Les chevaux, le bétail, les voitures automobiles et autres réquisitionnées par l'intendance militaire sont acheminés rapidement vers Baccarat et Badonviller. En quelques heures il ne reste plus à Blamont que la population exempte du service militaire, mais qui n'en aura pas moins sa part de lutte à soutenir contre la noction de proie qui va fondre sur elle. Les angoisses et la tristesse se lisent sur tous les visages.

Nous apprenons pour des personnes expulsées d'Allemagne que ces barbares sont dans l'enthousiasme, que la guerre à la France rend tout le pays fou de joie. Les chemins de fer allemands transportent des armées formidables à

la frontière qu'elles vont franchir aujourd'hui ou demain, nous dit-on. Du côté françois nous ne recevons plus aucune nouvelle si ce n'est que nos troupes n'occupent pas Blomont, elles restent concentrées en arrière des collines qui nous entourent. Cette perspective d'être entre deux feux nous fourre lamentablement. Une invocation à la Bienheureuse Jeanne d'Arc ranime notre courage.

Sous la direction de la vigilante sœur Léopold des ouvriers installent deux immenses drapeaux de la Croix rouge sur les principaux bâtiments de l'hôpital.

La même opération se fait au collège transformé en ambulance des Femmes

de France organisée par Madame Florentin, présidente de cette association à Blémont. Soeur Léopold, nommée supérieure ici depuis peu de jours, se trouve dans une situation qui n'a découragé bien des hommes, mais confiante en la protection divine et ne voyant que son devoir, elle se multiplie pour faire de son hospice une véritable ambulance de guerre, car elle prévoit que cet établissement va recevoir des quantités de blessés, placé qu'il est au centre du premier choc des deux armées. Secouée par ses courageuses compagnes, en vingt quatre heures elle met la maison en état de faire face à la nouvelle situation qui

l'attend. Le dévoué concours de Madame et Monsieur Burau a été d'un secours inestimable par leur générosité et la prévoyance des besoins qui allaient s'imposer.

Nous attendons les événements avec l'assurance que la Providence ne nous abandonnera pas.

Le 4 aout dans l'après-midi une trouille composée d'habitans, parmi lesquels on croit reconnaître un ancien domestique d'une maison de Bléumont, qui les guidait où traverser les rues, fait le tour de la ville et après s'être assuré qu'il n'y a pas de troupes françoises à craindre ici, elle regagne des contournements à la frontière.

Le lendemain 5 une troupe plus importante
traverse Blamont, la lance au poing, le regard
fixé aux fenêtres des habitations, se dirige sur
la côte de Barbois. M^e Cuny de Blamont était
occupé avec sa fille dans un pré à la lisière
du bois de Trion, entendant le bruit de cette
caravane ils croient prudent d'aller se ca-
cher derrière des buissons ; un allemand
ayant aperçu la jeune fille s'élançait vers
elle la traitant d'espionne et la fusille
à bout portant, sous les yeux de son père
mieux caché à quelques mètres de là.
Cette détonation attire quelques chasseurs à
cheval en vedette sur la lisière du bois,
malgré l'inériorité de leur nombre ils
chargent les allemands à coups de sabres

en blessent plusieurs qui restent sur le terrain avec un cheval tué. Dans la mêlée le brigadier Simon du 4^e chasseurs à cheval est désarçonné et tombe à terre où il est piétiné par les lourds chevaux allemands, une de ces brutalités lui perce la tête de part en part d'un coup de lance. Après ce haut fait d'armes ces rétrécis retournent sur leurs pas en jetant leurs lances pour se sauver plus vite. Le corps de Simon est amené à l'hôpital par des habitants, ainsi que les blessés allemands qui sont conduits prisonniers à Baccarat. Cette première escarmouche est bientôt suivie d'une autre autour de la ferme Duchamp où il reste des morts que les habitants enterrent sur

place. Les chasseurs à cheval ramènent des prisonniers du butin en chevaux, armes et munitions, équipements emportés aux morts et aux blessés. C'est l'hôpital qui reçoit en grande partie tous les blessés les prisonniers et le butin pris aux boches. Cet encombrement tournerait vite au désordre si nos soins n'étaient sans cesse aux aguets pour empêcher la confusion dans tout ce brouhaha. Les quelques troupes d'infanterie et cavalerie qui avaient pris part à ce combat se retirent avec leurs prisonniers. Mais les allemands guettent leur dépôt et font un nouveau bond en avant. A midi une vive fusillade éclate à la gare, dirigée sur deux chasseurs à cheval en-

-voyés en reconnaissance vers la gare, les balles sifflent et s'abattent comme une grêle le long de la grande rue, tuent les chevaux de nos chasseurs, mais ceux-ci non atteints rejoignent leur peloton qui les attend à l'autre extrémité de la ville.

Après un peu d'accalmie, il est quatre heures après midi, un aéroplane allemand nous survole et met en action une mitrailleuse dont la crépitation continue met le comble à la terreur des habitants. Un formidable coup de canon résonne, un obus fend l'air d'un sifflement sinistre au dessus de nous et s'en va éclater dans la direction de Badonviller. C'est le signal de la marche en avant de l'armée allemande.

qui étoit massée depuis huit jours entre Sacrebourg et la frontière à 4 Kilomètres de Blâmont. On entend le bruit des sabots de leurs lourds chevaux accompagné de chants gutturaux qui nous écorchent les oreilles.

Blottis derrière nos persiennes nous assissons à l'interminable défilé de cette cavalerie qui nous semble alors une force qu'il nous sera difficile de vaincre. Puis c'est le tour de l'infanterie dans la cadence assourdissante des coups de talons de bottes, précédée de joueuses de fifres et de tambours aux roulements de cricelles. Un officier se détache des rangs grimpe aux barreaux de la porte de l'hôpital qu'on avait fermée et interpelle une de nos soeurs qui se trouvait

dans la cour : < Madame, c'est l'hôpital ? >

Notre sauve lui tourne le dos sans répondre.

Ce même individu est apporté blessé quelques heures après, aurait-il eu le pressentiment de ce qui l'attendait ? Les derniers bataillons de cette première vague d'envahisseurs s'avancent sur un ordre des chefs et restent un instant l'arme au pied. Sur un nouvel ordre posent leurs sacs à terre et prennent les maisons d'assaut, brisant toutes les portes et tous les meubles qu'ils trouvent fermés, s'emparant de tout ce qu'ils voient à leur convenance, le révolter en avant bousculent les habitants, exigent que ceux-ci leur servent du vin, du café, de l'eau de vie et qu'ils en goûtent devant eux dans la crainte, disent-ils,

qui on ait empoisonné ces boissons.

Pendant que ces gloutons s'empiffrerent dans une orgie qui va durer jusqu'au jour, une nouvelle division de cavalerie arriva, elle s'aventra à Blâmont et occupe les maisons qui restent disponibles. Quand toutes les écuries sont remplies de chevaux ils logent le reste dans les chambres et les magasins, lave font de la litière avec le linge et les vêtements des habitants qui ne peuvent leur fournir ni foin ni paille; ce fut une nuit épouvantable au milieu des hurlements de ces cannibales et des roulements de tonnerre occasionnés par les coups d'artillerie, de munitions, de matériel des pontonniers qui sillonnaient toutes nos

rues et toutes les routes d'alentour.

À la pointe du jour les coups de canon et les fusillades éclatent de tous les côtés, même dans l'intérieur de la ville, les allemands prennent prétexte pour accuser les habitants de tirer sur eux. Ils font publier à son écaisse que tous les possesseurs d'armes à feu doivent les déposer de suite à la mairie. L'hôpital en est rempli qui proviennent des blessés, la supérieure les fait enterrer ou jeter dans un puits pour que l'ennemi ne les ait pas. À peine ces précautions sont-elles prises, que les services médicaux allemands prennent possession de l'hôpital. Les blessés français et allemands se succèdent rapidement sur des brancards dans des voitures, en rien de

Temps les salles sont remplies. Les médecins, dont le service est organisé avec une méthode qui dénote un entraînement de longue date, mettent les blessés français dans les coups pour faire place aux leurs dans les lits, brutalisent nos soeurs et exigent d'elles un travail insoutenable. à l'ambulance du collège les habitants qui s'y étaient déroués sont obligés de se sauver devant les brutalités dont ils sont l'objet.

Les 6 et 7 aout aucune atténuation du terrorisme déchaîné par ces brutes, la résistance qu'ils rencontrent dans leur marche les rend furieux, ils amènent sans cesse des renforts. D'énormes pièces d'artillerie tirées par des tracteurs à vapeur sont di-

-rigées vers Domèvre et destinées au bombardement du fort de Manourville qui tombe le lendemain sous d'énormes obus à gaz asphyxiants. La chute du fort leur a coûté des quantités de morts qui jonchent la vallée de la Vezouze. Ils ne les entourent pas ils les brûlent en les arrosant de pétrole, aussi l'atmosphère est imprégnée d'une puanteur indéfinissable.

Les 7 et 8 août le terrorisme qu'ils ont déchaîné sur nous ne fait qu'accroître, c'est toujours l'accusation de tirer sur eux qu'ils mettent en avant pour prétexter leurs criminelles représailles. M^e Fœl, homme paisible entre tous, est appréhendé sur sa porte, accusé d'avoir tiré, entouré derrière sa maison où on lui annonce

qu'il va être fusillé. Il demande M^e le curé qui est amené par une troupe en armes, le chef de cette bande lui dit: On va fusiller ce français recevez sa confession et après on a cru entendre qu'il avait ajouté: ce sera votre tour. Après cet assassinat ils vont chercher M^e Foël et lui montrent en ricanant leur victime étendue dans son sang, qu'ils laissaient dans la rue après l'avoir dévalisée d'une somme importante en or, qu'il gardait sur lui depuis l'arrivée des allemands. C'est en se cachant que quelques voisins purent l'inhumer le lendemain.

La résistance qu'ils rencontrent dans leur marche les exaspère, leur fureur

n'a plus de limite, après M^e Foël c'est M^e Barthélémy ancien maire, vieillard de 86 ans, qui est lâchement assassiné en pleine nuit sous les yeux de sa femme.

Malgré les sérieux dangers que l'on courre dans les rues, nos courageuses Sœurs de Saint-Charles ne manquent pas un seul jour de faire leurs visites aux malades de la ville, aux maisons qu'elles savent dans la détresse, se privant du nécessaire pour venir en aide aux ménages dont les provisions ont été emportées par les vandales.

Dans leur orgueilleuse et fureuse folie ils font au tout-Bruisant l'injure de se croire ses protégés. Le Dimanche 9

les troupes de religion catholique, envahissent la chapelle de l'hôpital avec un aumonier, qui se fait donner les habits sacerdotaux pour y célébrer la messe, tandis que l'église de la paroisse est prise d'assaut par les protestants, qui sont les plus nombreux, où ils entendent leur pasteur dont les excitations au carnage sont le fond de sa péricoraison, comme dureté, le sermon de l'aumonier catholique.

Cette ferveur apparente dans leurs exercices de piété laisse l'impression d'être le fruit de l'obéissance passive plutôt que le résultat de sentiments vraiment religieux dictés par l'amour de Dieu. Quel contraste ! entre la rudesse des gestes et de la parole

de cet ammoniac et les exhortations bienveillantes et persuasives des sermons d'un prêtre français. Non, le Dieu de bonté ne peut protéger de tels énergumènes, Il s'en sort mais ne peut les aimer.

Un général arrive dans la nuit et prend possession du château de M^e Burau avec son nombreux état major. Cette luxueuse demeure récemment remise à neuf est bientôt la proie du pillage pour ses nouveaux hôtes, qui ne sont cependant pas les soldats - lorsque dans Kultura, nous leur apprenons à dit mointes fois dans des harangues rétentissantes : Nous autres allemands nous sommes tous sortis du même moule. La Kultura ne fait que raffiner leurs moeurs.

instincts, chez la noblesse comme chez la
roturie. Leur première occupation en ar-
rivant au château fut d'envahir les caves,
un officier de l'état-major du général
est trouvé par M^r Buvres, ivre mort
couché sur le dos le nez sous le robinet
d'un tonneau qui avait inondé la
cave de vin, dont l'odeur avoit fait dé-
couvrir ce superbe produit de la Kulture.
M^r Buvres, qui parle parfaitement l'al-
lemand, signala au général boche l'
écart de conduite de son subordonné.
Un quart d'heure après arrive un ordre
d'expulsion pour M^r Buvres qui est
accusé de faire de l'espionnage pour
la France. Le général lui accorde un

quart d'heure pour quitter Blâmont lui et sa famille et ses domestiques.

Ce même général fait arrêter le chef de gare qu'il accuse de cacher ses appareils de télégraphie et de correspondre secrètement avec l'armée française. Il enverra pour lui qu'il peut prouver que ces appareils ont été réclamés pour ses chefs le 31 juillet.

Alors commence une série de perquisitions odieuses pour trouver des téléphones ou autres moyens de correspondance cachée qu'ils prétendent que nous entretienssons avec notre armée. L'hôpital est particulièrement l'objet de recherches d'une minutie inimaginable

aucun recoin n'échappe à leurs investigations, jusqu' dans les cabinets où un occupant malchanceux, s'y étant enfermé selon la coutume française, est déclaré en flagrant délit de communication secrète souterraine, expédié comme espion au conseil de guerre. Le clocher, les greniers, les salles, les meubles, les lits, même ceux du dortoir des soeurs sont brutalement bouleversés pour y trouver les fameux téléphones qui ne sont qu'un mythe engendré par leur méfiance et le peu de succès de leurs sanglants efforts.

Les premiers arrivés nous disaient qu'en quinze jours ils seraient à Paris, que la guerre serait terminée et que

naturellement Blamont serait allemand et profiterait des 30 milliards qu'ils vont demander à la France. Ceci était dit par des officiers, plastronnant, bombant le torse, étalant leur morgue germanique, en nous racontant ces calembredaines qui nous faisaient hausser les épaules, seule protestation qui nous était permise sans nous exposer à des représailles. Ils font écrire à la craie sur les murs et les portes « Blamont Deutsch », donnent des noms boches à nos rues, en un mot ils vendent la peau de l'ours.

Une légion d'apothicaires vient s'empêtrer de la pharmacie de l'hôpital, domaine de notre Soeur Euphémie,

qu'elle entourait de soins modernes, elle proteste aussi énergiquement qu'inté-
llement. Ces pillards d'une catégorie
nouvelle jettent des regards de convoitise
sur une quantité d'objets de grande
valeur par leur antiquité et leur car-
actère artistique. Soeur Euphémie n'
avoit rien caché, elle ne pouvoit croire
que des soldats ne respecteroient pas
la pharmacie des pauvres, elle oubliait
que c'étoit des brigands.

Ils introduisent dans la cour des voitures
de médicaments ingénierement aménagées
qui nous montrent à quel point le souci
des petits détails les préoccupait, en vue
de la guerre qu'ils avoient décidée de
nous faire

Ce nouveau personnel est nombreuse et encombrant, il envahit la presque totalité des locaux et réduit les habitants de l'hôpital à occuper le moins d'espace possible.

Sans l'énergique résistance de Soeur Leopold ils mettraient tout le monde dedans. Elle est seule pour tenir tête à cette tourmente, il n'y a plus de municipalité, le maire ne compte plus, paralysé qu'il est par les menaces de mort continues dont il est l'objet pour les autorités qui ne lui coudent qu'avec le revolver bro-qui entre les yeux.

Il fait très chaud, tous ces nouveaux hôtes de l'hôpital se font apporter des sièges dans les coins ombragés de la cour

lisent les journaux qui doivent leur apporter de bonnes nouvelles, car la satisfaction s'épanouit sur leurs faces rubicondes estompées par les nuages de fumée de leurs cigares. Les éclats de rire de ces brutes nous renseignent suffisamment sur la nature des nouvelles qu'ils afforment et le bruit que nous entendons s'éloigner de nous de plus en plus indique que nos troupes reculent. Notre inquiétude grandit, mais nous résistons quand même contre le dé-couragement, nous avons foi, comme Cloris à Colbiac, en la Justice Divine qui sauvera encore notre vieille Gaule.

Une de ces brutes, avec un rire bestial dit à une dame âgée chez qui il logeait

« Il nous foudra bien vingt-cinq Jeunes d'An
pour nous faire partir de France maintenant,
une seule suffit monsieur » Cette réponse à
le don de l'exaspérer, il injurie la brosse
dame qui sortit de la colère de ce grossier
personnage, pourtant très-kultivé.

On inaugure les services de la Kom-
mandoanture, pour ses débuts elle avertit
la population qu'elle doit se rendre à l'église
le soir à huit heures en laissant ouvertes
les portes des habitations. On croit qu'ils
agit de nous faire une communication au
sujet du régime de l'occupation. Quand
l'église est remplie ils en ferment les portes
et placent des sentinelles aux issues.
Alors commence dans la ville un copieux

couvriolage de toutes les maisons, quelques-unes possèdent des coffres-forts qui sont éventrées au moyen de chalumeaux à acétylène et vidées de tout ce qu'ils contiennent. Tout ce qui est valeur ou numéraire, orfèvrerie, bijoux, que les habitants n'ont pas pris la précaution d'emporter avec eux est enlevé par ces brigands. Quand la razzia est terminée ils rendent la liberté aux gens qu'ils avaient enfermés dans l'église.

Le 13 ayant il se produit des mouvements qui éveillent notre attention, on emballe ce qu'on avait sorti des voitures sanitaires, les apothicaires ont l'air très-soncierse, mais n'oublient pas pour cela le butin qu'ils ont convoité à la pharmacie, à son

grand désespoir Soeur Euphémie constate
la disparition de ses plus beaux objets et d'
une grande partie du matériel de sa pharmacie
après leur dévoile. On évacue des
blessés vers la frontière , le 14 dans la soirée
tout le monde s'en va en emmenant les blessés
français susceptibles de guérison laissant
ici ceux qui attendent leur dernière heure.
Dans la nuit les coups de canons semblent
se rapprocher de plus en plus de nous .
Bien avant le jour des fusillades incessantes
se font entendre ainsi que de furieux
galops de chevaux . Nous reconnaissons
bientôt les détonations sèches de nos
canons de 75 auxquelles succèdent des
sifflements d'obus qui ne sont pas boches

et qui nous annoncent que les allemands reculent, les notes les parviennent.

On entend dans le lointain, direction des moermottes, un clairon français, c'est le 8^e corps à la poursuite des boches, dont les aviercer-gardes avec quelques canons occupent les collines boisées de Sainte Marie et de Saint Pierre pour protéger la retraite de ceux qui s'enfuient vers Sarrebourg. Cette fuite avoit commencé la veille par tous les chemins détournés, à travers champs et duré toute la nuit, nous privant de la joie d'assister à la débâcle. Il n'eut du reste pas été prudent de se montrer, on étoit criblé de projectiles, c'est par miracle que personne n'eut été atteint, presque tous les habitants s'étoient réfugiés

dous leurs caues . Au jour nous ramo-
sons des quantités de balles françois et
allemandes , dont la chute contre les
murs et autres corps durs a fait prendre
des formes bizarres . Nous trouvons dans
les balles allemandes des espèces de
balles doum-doum en trois pièces qui
font les blessures affreuses qu'on a
constatées sur les blessés françois .

Nos drapés orné de la croix rouge sont
déchiquetés , il est bien regrettable qu'
on n'ait pu les conserver , comme témoins
des dangers courus ici , c'eut été un
trophée pour notre chapelle , qui aurait
rappelé à nos descendants les terribles
angoisses que nous avons vécues
sous la protection de ces emblèmes

qui devraient arbitrer d'inoffensives souffrances humaines contre le fléau de la barbarie germanique.

La joie est dans tous les coeurs, nous nous croyons délivrés, le 8^e corps d'armée continue sa poursuite de l'ennemi. Les détonations ininterrompues de nos canons, l'entraînement admirable de nos régiments d'infanterie qui traversent Blœmont sans s'arrêter, la sue du général qui conduit cette troupe au feu nous remplit d'allégresse. Peu de temps après nous entendons le bruit des batailles qui se livrent déjà sur le territoire allemand. Les soldats français nous jettent en passant des journaux qui nous

apparemment les différentes périodes de la lutte depuis le cinq août : la chute du fort de Mononville, les hécatombes de troupes allemandes aux abords de ce fort, qui ne dut être abandonné qu'après un puissant bombardement par des canons de siège monstrueux qui le couvraient de formidables projectiles, les sanglantes batailles dans les usines Dietrich et les faubourgs de Lunéville, que les allemands sont parvenus à traverser avec perte de pertes considérables, leur avret brusque devant les défenseurs de Nancy qui leur barrèrent les routes avant Blainville. Epuisés par une série de sanglants combats ils reprennent

en hôte la route de Sarrebourg, en cou-
vrant leur retraite précipitée, pour l'
obscurité de la nuit et les avances-gar-
des qui nous sont appartenues avant
le jour.

Ces journées nous apprennent l'
enthousiasme qui régne en France et
les efforts patriotiques de toute la
nation, unie dans la ferme volonté de
châtier comme il le mérite cet incor-
rigible voisin.

Ces nouvelles rassurantes nous dédom-
magent un peu des terribles heures d'
angoisses mortelles que nous venons
de traverser.

Pour terminer le récit de la première partie de notre long martyre, je croisais manquer à un devoir si je ne rendais pas ici un hommage particulier à la mémoire des dévancières de nos compagnes de souffrance.

Sœur Denise! Sœur Anastasie! La première, Supérieure de l'hôpital pendant de nombreuses années, la seconde à la pharmacie et visitant les pauvres et les malades de Blâmont par tous les tems, à toutes les heures. Tous les vieux blâmontais gardent le souvenir des bienfaits de ces anges envoyés du ciel à tous ^{ceux} chez qui la misère et les souffrances se sont abattues. Ces noms si vénérés dans toutes les familles, riches et pauvres

évoquent en mon esprit les souvenirs les plus
vivaces, malgré les soixante et des années
qui nous séparent de cette lointaine époque.

je n'oublierai jamais la joie que j'ai éprou-
vée le jour où la respectable sœur Denise
vint demander à ma mère de lui donner
son fils, bambin de huit ou neuf mois,
pour en faire un enfant de chœur à la
chapelle de l'hôpital. Pendant des années
j'eus le bonheur de partager avec un de
mes petits camarades, ces quasi fonctions
sacerdotales que, dans ma naïveté d'en-
fant, je considérais comme telles. Que
d'heureux moments j'ai passés dans
cette sainte maison, où les fêtes réve-
-laient alors un caractère de solennité
imposante malgré la simplicité, je

discoi même la pouvreté du décors et l'unique petite cloche que la chapelle possédait en ce temps là. Mais les harmonieuse concords des jolies voix qu'on y entendait, principalement pendant les mois de Marie et aux fêtes de la Sainte Vierge, suppléaient avantageusement aux gaies cocillons des jours de grandes fêtes qu'on a entendus depuis quand de généreux donateurs dotèrent la Chapelle de nouvelles cloches.

Mon camarade et moi nous ne pouvions dissimuler notre fierté, nous croyant d'importants personnages indispensables dans toutes cérémonies, aussi debout longtemps avant l'heure, jamais M^r l'abbé Marsal

n'ent besoin d'avoir recours à nos
sauvages pour le service de la messe.
C'était à celui de nous qui arriverait
le premier, cependant nous n'étions
pas encouragés, comme les enfants
de nos jours, par les luxueux costumes
dont on les orne aujourd'hui, notre
émulation avait ses racines dans les senti-
ments d'obéissance à l'autorité maternelle.
Et puis un peu aussi que notre assiduité
trouvait sa récompense dans les gâteries
de la bonne Sœur Hélène qui occupait
alors l'office de notre Sœur Paul, et
que notre gourmandise nous faisait
si bien apprécier, surtout le jour de
la fête de Saint Jean où un goûter
délicieux nous était servi, comme

à deux grands seigneurs dans la tonnelle du jardin. Malgré l'éloignement de cet heureux temps, je l'ai encore présent à la mémoire comme s'il datait d'hier.

La destinée nous sépara l'un et l'autre de notre cher pays, mon camarade et moi nous nous sommes engagés dans l'armée à l'âge de 17 ans et dans quelques rares entrevues que le hasard nous ménagea en Afrique, où nous nous sommes retrouvés, c'était avec un touchant attendrissement que nous nous rappelions les heureux jours passés dans cette maison du Bon Dieu. Cet ami d'enfance mourut jeune, il avait aussi, comme moi,

conservé le plus affectueux souvenir de nos bonnes sœurs de Saint-Charles, dont l'abnégation et le dévouement furent dans tous les temps au dessus de tous les éloges

Que du haut du ciel l'âme de celles dont mon enfance reçut tant de marques de bonté, voient ici l'expression de ma pieuse reconnaissance

Depuis 1726, une phalange de ces héroïnes de la charité chrétienne, a comblé de bienfaits la population de cette cité, je m'associe à elle pour affirmer qu'

« Elles ont passé en faisant le bien »